



© Dreamstime

Par Hervé Anctil

Dans mon quartier, je côtoie tous les jours des gens de la rue : des toxicomanes déchus de quelque paradis, des fous qui rêvent d'une vie normale, des paumés que la vie a oubliés quelque part, sur le macadam. Il y a par exemple Raymond. Ce grand gaillard a pris possession de son bout de trottoir. Il y fait la vigie depuis des mois, en mission commandée. Raymond a l'air méchant comme ça, mais il ne manque pas de sourire à tous ceux qui traversent « son » territoire.

Il y a aussi Mylène. Elle a des yeux de chat et émet comme un miaulement au début de chaque phrase. Sauf dans ses périodes de crise. Dans ces moments-là, elle rugit : contre les politiciens, les artistes, les fonctionnaires. Une vraie animatrice de radio-poubelle. Mais il se trouve toujours un bon samaritain pour l'accompagner à la clinique du quartier où elle est bien connue.

Il y a encore Pierre, le vendeur du journal de la rue. Le premier du mois, quand il vous brandit son numéro qui « vient de sortir », il devient président d'un empire de presse. Il y a enfin tous les autres qui, massés devant leur centre communautaire, tous les lundis matin, causent comme des couventines dans une cour de récré. Dans mon quartier, je côtoie aussi des étudiants, des artistes, des informaticiens, des chercheurs, des journalistes. Non, ce n'est pas la cour des Miracles, juste la ville et sa faune.

Les deux groupes se partagent le territoire sans vraiment se connaître. D'un côté, des champions qui évoluent comme s'ils avaient l'éternité devant eux, de l'autre, des personnes errantes qui s'accrochent à des fragments

Dans mon quartier,
en plus des gens
de la rue, je côtoie
des étudiants,
des artistes,
des informaticiens,
des chercheurs,
des journalistes.
Non, ce n'est pas
la cour des Miracles,
juste la ville
et sa faune.

d'existence. Jamais différences n'ont paru aussi grandes. Un fossé. Un gouffre. Que dis-je, un abîme ! Lorsque les premiers entrent au travail, les seconds se font plus visibles. Et vice-versa. Un étranger qui passerait par là, tôt le matin, se dirait qu'il débarque dans un quartier hyperbranché. Un autre, qui arriverait au milieu de la matinée, se demanderait s'il a échoué dans un asile. Pourtant, je sais – j'habite le quartier depuis assez longtemps – que les deux groupes cohabitent dans une belle harmonie.

À l'heure du lunch, par exemple, l'été, les gens de la rue et les gens du monde s'ébrouent dans le parc, chacun respectant l'espace de l'autre. À d'autres

moments, ils se partagent l'immense parvis de l'église, qui constitue le cœur du quartier ; l'endroit a été aménagé en place publique, comme on en voit tant dans les villes européennes et trop peu en Amérique. Mais la cohabitation la plus surprenante, c'est à la bibliothèque qu'on la trouve. L'endroit est très fréquenté. Les gens de la rue ont pris l'habitude de venir s'y reposer et, en hiver, de s'y réchauffer. Au début, ils avaient l'air un peu perdus. Mais, puisqu'ils ne dérangent personne, on les a tolérés. Et, graduellement, ils ont pris leurs habitudes.

Aujourd'hui, je suis toujours ému quand je les aperçois à travers les grandes fenêtres de la bibliothèque. Spectacle lumineux que ce ballet de romanichels, les cheveux et les idées en broussaille, se mêlant aux étudiants, aux artistes et aux retraités sans que personne ne s'en formalise. Oh ! Il y a bien Raymond qui se fait parfois remarquer parce qu'il tient son livre à l'envers pendant dix minutes, le regard perdu dans quelque chimère. Mais il y a aussi Mylène, Pierre et des dizaines d'autres, tout à leur joie d'évoluer dans un monde auquel ils ont accès de plein droit, un monde où personne n'a besoin de mendier.

Les gens de la rue dérangent. Aussi, des esprits nostalgiques soumettent que l'on revienne en arrière, « parce que c'était bien mieux avant ». Ceux-là ne sont pas loin de vouloir recréer les asiles ou les centres d'accueil d'hier pour s'occuper des paumés de ce monde. Je propose autre chose : la création de parcs, l'aménagement de plus de places publiques. Et, surtout, la construction de grandes bibliothèques. Appelez cela de l'optimisme si vous voulez. Moi, je crois plutôt qu'aucun être humain n'est fait pour vivre en cage. ■